

Le RENDEZ-VOUS du LUNDI

« *Partez sur les routes de bon matin, si vous voulez savoir pourquoi vous êtes au monde* »

Paul Gadenne

Cette triade mise à part (**Mondarrain, Ursuya, Baigura**) terrain de rares balades dominicales coincées entre repas et correction de copies, je ne connaissais à peu près rien des Pyrénées Atlantiques, la montagne s'entend... Ah ! j'oubliais la Rhune, Larroun (la Reine), profil de sphinx contemplant l'Océan, omniprésente dans notre paysage ; elle était réservée aux vacances et aux grandes occasions.

Le Club de la MGEN m'aura donc permis d'arpenter le Pays basque et, chemin faisant, de le découvrir. Avec son relief : « **pics, crêtes, lepo** » ou col, traduits, dans les descriptifs, par « **grimpettes, raidillons, pentes douces** » ; avec ses estives, ses bordes ou cayolars, ses chemins forestiers, grottes et sources, cromlechs et pottoks ; et le lent tournoiement des rapaces aux ailes crénelées. Avec ses panoramas, ni tout à fait les mêmes, ni tout à fait autres, de la Soule à la Navarre, du Guipuzkoa à la Côte atlantique ; avec sa lumière (*c'est la lumière qui fait le paysage*) ou plutôt ses lumières : gaie, pimpante, le matin, laiteuse l'après-midi, et changeante selon la saison ; avec son air pur, léger, tonique, à peine chargé d'odeurs fraîches, un air le plus souvent paisible, mais qui parfois s'agite et se transforme en un vent continûment furieux contre lequel il faut batailler ferme.

« **Zabozé, Okkabé, Otsamounho, Burdincurutxeta...** » : poésie pure, magie verbale, invitation au voyage ! Ces vocables deviendront autant de mots de passe ancrés dans la mémoire, sésames qui déclenchent à volonté **des balades virtuelles inscrites à jamais dans le corps et le cœur du randonneur, quand bien même ses forces auront, plus tard, décliné.** Les toponymes que mentionnent les brefs descriptifs adressés chaque mois à tous les adhérents, offrent aussi les clés du pays et de sa langue. Dans ces noms aux consonances étranges, où dominant l'éclat martelé du [a], le roulement du [r] et la sifflante sourde du [z] se concentrent (du moins je me plais à l'imaginer) les secrets de la vie rude, les travaux et les jours de tout un peuple rivé à sa terre comme à ses traditions.

Le rendez-vous du lundi, la rando, c'est d'abord souvent l'incertitude, l'appréhension du fatidique courriel du dimanche soir : « *La balade de la MGEN est annulée* », en raison du mauvais temps. Passée cette crainte (il est 7h30), ce sont les derniers préparatifs hâtifs, les retrouvailles à trois ou quatre pour un trajet en voiture dans le jour naissant, l'hiver du moins, et au bout de quelque trois quarts d'heure, l'arrivée au « camp de base » sur le parking du fronton ou de l'église, au cœur d'un petit village tout blanc encore endormi. Saluts joyeux, embrassades, de 10 à 20 participants, presque tous seniors (certains un peu plus que d'autres), hommes et femmes presque à parité. On se groupe dans les voitures ; puis on monte jusqu'au point de départ de la balade proprement dit. On chausse les brodequins, on se harnache, on ajuste les bâtons : il est 9 h 30...

L'organisateur en chef présente brièvement la randonnée, son profil, l'emploi du temps, les variantes éventuelles ; il précise où sera pris le « pot » conclusif. La caravane s'ébranle alors, d'abord sur une route goudronnée, à deux ou trois de front, et les conversations vont bon train, comme la marche. Vient un chemin creux, empierré, le long de prés ou dans la pénombre d'un sous-bois. Et l'on atteint un sentier découvert, parmi des estives parsemées de bruyères, de fougères et de roches. Un étage plus haut, et l'on chemine à la queue leu leu, sur une simple sente, ou carrément hors piste, à flanc de coteau ou sur une pente rude. La progression devient plus lente, le souffle plus court. Mais entre-temps la vue s'est dégagée, les rumeurs et les marques de la « civilisation » se sont estompées, remplacées par la courbe des vallées, le contour des massifs, l'emprise du ciel et du silence ; bref, **on a pris de la hauteur...**

Les écarts se creusent entre les randonneurs, encadrés par leurs guides, vigilants et discrets ; l'un ouvre la marche, l'autre la ferme, portant trousse de secours et téléphone portable, accompagnant les traînants. Qui dira les mérites des organisateurs ? Ils ont « inventé » l'itinéraire du jour ; ils l'ont, entre amis, reconnu, une ou plusieurs fois ; en ont évalué la difficulté, les dangers ; ils ont testé la capacité d'accueil du parking, repéré le lieu des haltes, l'emplacement du pique-nique. Ils ont soumis le tout à un chronométrage rigoureux et à la validation du comité *ad hoc*. Surtout, enfants du pays, souvent maîtres ou maîtresses d'école ayant accompli leur carrière là-même, ils connaissent chaque sentier, chaque légende, chaque particularité ;

mais plus encore que la connaissance, ils ont l'amour de la terre basque, et l'envie généreuse de le faire partager. Pari gagné.

Pendant cette digression, voilà que notre colonne s'est, pour le coup, distendue... Il est temps de la ressouder à la faveur d'une pause dite « *pause-pruneaux* » ; le temps de boire (il faut boire avant d'avoir soif !), de souffler, de contempler, de se sustenter, et l'on redémarre. C'est alors que joue la magie de la randonnée : les pensées parasites peu à peu se sont dissipées ; l'effort physique, transcendé, favorise une sorte de concentration, et comme une fusion avec la nature. La récompense visible apparaît : surgissement grandiose, en arrière-plan, de la barrière pyrénéenne déchiquetée et enneigée ; débauche de verts aux mille et une nuances, du plus tendre « *un frisson d'eau sur de la mousse* » au plus dur, « *presque noir* » ; ou, tout simplement, échappée belle sur le littoral, sur une vallée à demi voilée d'un banc de brume, ou une borde sagement posée dans son pré clos de hêtres ou de frênes. On s'arrête, on se repère, on remémore d'anciennes balades déroulées dans les mêmes parages ; on admire, on identifie et dénomme toutes ces montagnes, qui sont autant de génies tutélaires des lieux.

...Il est midi et demi - une heure, l'heure de s'arrêter pour pique-niquer dans un site où le panorama creuse encore davantage l'appétit. Et l'on propose ses victuailles au voisin, on troque un verre de bordeaux contre une tasse de café ; est tout particulièrement apprécié le pousse-café, c'est-à-dire quelques gouttes mirabelle, de limoncello ou bien de rhum obligeamment versées sur un sucre par un bienfaiteur qui fait la tournée. Pas question, cependant, de musarder ou de faire la sieste ; il a fallu trois à quatre heures pour la montée, on en mettra deux pour la descente. L'accompagnateur donne le signal. Sauf par vent violent, la descente s'opère dans la facilité – trompeuse, au reste : **Montagne** a bien raison de reconnaître « **Je vais mieux à mont qu'à val** » ; gare aux chutes ! Mais l'effort essentiel a été fourni, le pic gravi, la carcasse a tenu : on débraie...Le sol initial se rapproche alors très vite, les randonneurs se font plus loquaces, ils retrouvent un regain de vitalité. Bientôt surgissent les voitures, au grand format ; c'est l'arrivée, il est 16 heures : il faut trouver un bar ouvert en semaine pour accueillir les amateurs de demis bien frais ou de grands chocolats réparateurs.

« Pfft ! dira le randonneur patenté, vos montagnes ne sont que montagnes à vaches... » Eh oui, montagnes à vaches, (ou plus justement dit : à pottoks et à manechs.). *Le Monde* titrait ainsi dans sa « une », il y a vingt ans, un article sur la Rhune : « **Une montagne à vaches avec vue sur l'océan** ». La plupart de nos « pics » ne dépassent pas mille mètres ; point de névé, de varappe, d'à-pic vertigineux. Et alors ? L'intérêt de nos balades à travers cette montagne à échelle humaine ne réside pas dans l'exploit sportif et technique, on l'aura compris. Pour le reste, « **Magnitudo parvi** », dit le poète...

« Mais, ajoutera notre esprit chagrin, comment pouvez-vous supporter de déambuler en troupeau de plus de vingt, trente têtes ? » L'objection est de poids. Il est vrai que la randonnée ainsi préparée, guidée, perd son parfum d'aventure ; point d'angoisse au carrefour de sentiers ; si l'on consulte la carte de l'I.G.N, ou le G.P.S., c'est pour le plaisir, pour identifier les environs, rarement pour chercher son chemin. L'esprit n'en est que plus libre de se consacrer à la joie de la promenade, et de savourer la beauté du paysage. Quant à la présence de tant de compagnons soupçonnés de parasiter la rencontre avec la nature, il arrive, avouons-le, qu'on regrette l'éclat de propos trop sonores (sauf à surprendre un duo vocal basque - ballade surgie de la balade, et l'exaltant). Mais le plaisir de la conversation, que l'on peut rompre, reprendre à loisir en changeant d'interlocuteur, s'ajoute à celui de la marche et réduit la longueur du parcours ; et l'on discute de tout et de rien, surtout pas de pédagogie, on se fait des connaissances, qui sait ? des amis... Si l'on veut absolument s'abstraire du groupe, rien de tel que de chercher à fixer, au moyen de quelques photos, l'instant privilégié, la vue caractéristique ; ainsi s'enrichira le précieux album-souvenir.

Voilà pourquoi je m'efforce, le plus possible, d'être fidèle au rendez-vous du lundi. Décidément, oui, la randonnée de la MGEN et de la 2FOPEN, moi j'aime !

Yves LOUIS, 'Koldo-Enia', Bassussarry, 2023